

d'un réel encore à venir

1. AU-DESSOUS DU VOLCAN.

Le Consul marche, sans but précis, sans direction déterminée, d'un pas à la fois incertain et assuré. Ivrogne incurable, il a déjà bu vaillamment, malgré l'heure très matinale, pour fêter le retour de son ex-femme, Yvonne, qu'il a été attendre au bar de Quauhnahuac (occasion de prendre quelques verres de whisky supplémentaires). Ils rejoindront à pied la villa du Consul. Allons-y gaiement, et tâchons de faire bonne impression. Le Consul y réussit plutôt, parvient du moins, aux côtés d'Yvonne, à mettre assez régulièrement un pied devant l'autre : tout en parlant avec un rien de solennité « tandis que d'une certaine, de toute façon, ils allaient leur chemin¹ ». D'une certaine, de toute façon ; c'est-à-dire : de toute façon d'une certaine façon.

La journée s'annonce longue et rude. Mille épreuves attendent le Consul jusqu'au soir de ce jour de la fête des morts où il doit lui-même trouver la mort. Épreuves dont il sortira toujours victorieux (la dernière exceptée), grâce à la persistance d'un état éthylique, semi-comateux, qui le met pour ainsi dire hors d'atteinte. Le premier obstacle sera, au petit matin, la rencontre avec un compatriote empressé qui s'inquiète de le voir couché au bord de la route et lui propose assez innocemment un flacon de whisky pour l'aider à

1. M. Lowry, *Au-dessous du volcan*, tr. S. Sriel, Folio, Gallimard, p. 125.

LE RÉEL

retrouver son aplomb ; de celui-ci le Consul viendra en somme vite à bout. Sa femme Yvonne, qui de retour à la villa a fait sa toilette et l'attend dans sa chambre, ne lui posera guère plus de problèmes : une sieste profonde et impérative, au bord de sa piscine où il est sujet à d'étranges hallucinations, lui servira de parade provisoire (il n'est alors que huit heures du matin, et les choses peuvent attendre). Il échappera avec cran, peu après, aux remontrances sévères d'un voisin qui ne s'en laisse pas conter et lui a tout de suite lancé la bonne question : « Vous faites *quoi* ? » Par la suite, il échappe tant bien que mal aux nausées de la *maquina infernal* de la fête foraine de Quauhnahuac, à un enlèvement dans la cantina del *Bosque*, aux côtés de la senora Gregorio, comme il échappera aux *toros* de Tomalin, aux mirages du salon Ofélia, aux questions de policiers douteux, dans le bar du *Farolito*, à Parián, qui entendent l'enrôler de force dans la police mexicaine : il y tiendrait le rôle d'un excellent mouchard. Pressentant un vague danger dans l'insistance de ces hommes, le Consul s'est enfui ; mais les policiers éméchés, qui n'aiment pas qu'on leur brûle ainsi la politesse, l'ont vite rejoint. Ils l'abattent et jettent son corps dans le vaste ravin que surplombe la ville, où tant de choses sont déjà tombées.

Pour en arriver là il faudra beaucoup d'énergie, de détermination, et le Consul n'en manque pas. A l'abri de ses lunettes noires, s'aidant si besoin est d'une forte canne, le Consul sait où il va et ne se laissera pas intimider. Admirable volonté de celui qui non seulement ne veut exactement rien, mais encore qui, s'il voulait quelque chose, serait hors d'état d'en avoir conscience. On sait que Descartes recommande, dans le *Discours de la méthode*, d'aller toujours de l'avant, si l'on veut être sûr d'arriver du moins quelque part. Fort de cette certitude, le Consul n'hésite pas et suit son chemin « pleinement réveillé », « pleinement lucide », « fort capable de faire face à quoi que ce fût qui croisât son chemin ». Le fait est qu'il ne manquera aucun pas de l'itinéraire qui le mène, de *cantina* en *cantina*, jusqu'à la *barranca*, le ravin de la mort. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? Pourquoi la route qu'il suit de manière apparemment désordonnée ne serait-elle pas précisément sa route, celle qu'il a voulue et choisie ? « Quoi que je fasse, je le ferai